

La promesse d'Adolf Schlatter

par Ward GASQUE

Professeur de Nouveau Testament et doyen du
New College (Berkeley, USA)

De son temps, Schlatter (1852-1938) marqua fortement la vie de l'Eglise en Allemagne et en Suisse allemande. Pendant mon année sabbatique en Europe, j'ai rencontré bon nombre de pasteurs allemands et suisses d'un certain âge qui avaient étudié sous la direction de Schlatter. L'impression que nous avons parfois d'une Eglise allemande totalement contrôlée par une théologie très libérale m'apparut bientôt comme une caricature. Il y a beaucoup d'exceptions et personne n'a fait plus que Schlatter pour conduire au moins une partie de l'Eglise dans une direction plus positive. Son commentaire populaire du Nouveau Testament, par exemple, est toujours en vente et largement lu, par des laïques comme par des pasteurs. Ses principaux commentaires ont toujours été disponibles ou ont été réédités récemment.

Schlatter négligé dans les milieux académiques

Dans la communauté théologique académique, son impact n'a pas été aussi profond que sur l'Eglise, car jusqu'à très récemment, son travail avait généralement été négligé par l'académie. On a suggéré quelques explications possibles de ce fait :

1. Schlatter était quelque peu isolé et, généralement, il évitait les controverses. Il refusait d'entrer trop directement dans les débats brûlants de son temps, ou de s'embarquer dans des polémiques. Il se consacrait plutôt à ses recherches théologiques et enseignait calmement, essayant d'offrir une alternative positive à la théologie radicale de son époque. Même dans ses écrits, il se tient quelque peu à l'écart des controverses, bien qu'il traite souvent d'une manière très appropriée des points chauds de la théologie de son temps.

2. Schlatter fut rejeté dans l'ombre à cause du développement de la théologie dialectique des années 1920 et 1930, qui elle-même s'est divisée en deux courants très différents, mais ex-

trêmement influents, de la théologie du monde allemand, l'un conduit par Karl Barth et l'autre par Rudolf Bultmann. Dans un sens, les théologiens dialectiques ont volé à Schlatter une bonne partie de son retentissement puisque, d'une certaine manière, il ressemble à Barth, au moins en manifestant certaines préoccupations théologiques communes. Finalement, Schlatter fut éclipsé par Barth.

3. L'école de Bultmann, qui a dominé la théologie académique allemande pendant ces dernières décades, était généralement hostile à l'essai de combiner la plus vigoureuse critique historique du Nouveau Testament avec un engagement tout aussi profond envers la foi de l'Eglise. Plutôt que de séparer foi et histoire, comme le revendiqueront les Bultmanniens, Schlatter a cherché à unir intimement les deux.

Intérêt récent pour son œuvre

Néanmoins, de nombreux signes suggèrent que cette mise à l'écart de Schlatter arrive à sa fin. Premièrement, en 1972, Robert Morgan, un jeune théologien anglais, a publié une monographie sous le titre "*The Nature of New Testament Theology*" qui contient deux essais censés résumer les questions-clés du débat académique concernant l'essence du Nouveau Testament : l'un de Wilhelm Wrede et l'autre de Schlatter. L'introduction de Morgan, longue et programmatique, attire l'attention du monde anglophone sur le nom de Schlatter. Il souligne sa portée en l'incluant avec Wilhelm Wrede dont l'influence théologique avait été universellement reconnue.

Deuxièmement, Peter Stuhlmacher de Tübingen, le successeur d'Ernst Käsemann, un des derniers théologiens de la génération influente des disciples de Bultmann à avoir une chaire de Nouveau Testament en Allemagne, a régulièrement attiré l'attention sur l'importance de Schlatter (voir, par exemple, son *Historical Criticism and the Theological Interpretation of Scripture*, 1977). Plus récemment encore, dans *New Testament Studies* (24/1978, pp. 433-446), il consacre un article à l'interprétation de l'Écriture selon Schlatter. Bien qu'on ne puisse pas simplement revenir en arrière et répéter l'interprétation de Schlatter, on peut néanmoins y trouver des éléments qui permettent de sortir de l'impasse herméneutique actuelle dans laquelle la méthode historico-critique semble avoir abouti, se condamnant à être bien peu utile à l'élaboration d'une théologie constructive.

En 1979, Stuhlmacher a conduit ses étudiants, lors d'un séminaire, dans une étude détaillée de l'œuvre de Schlatter. Sans doute que bien d'autres travaux et même des monographies résulteront de ce séminaire, manifestant un intérêt renouvelé pour Schlatter.

Selon Stuhlmacher, Schlatter était "théologiquement la figure

la plus importante de la faculté protestante de théologie à Tübingen lors du premiers tiers de ce siècle." Morgan (qui se sent plus proche de Wrede que de Schlatter), pense quant à lui qu'il était "le plus grand théologien conservateur de la génération d'avant Bultmann... peut-être le seul spécialiste "conservateur" en Nouveau Testament depuis Bengel à pouvoir être classé dans la même catégorie que Baur, Wrede, Bousset et Bultmann." Pour sa part, l'évêque Stephen Neill dit à son sujet : "Il y a certains écrivains du passé : Augustin, Calvin, Bengel, Westcott, Schlatter, vers lesquels nous retournerons toujours avec gratitude pour puiser dans leurs écrits des éclaircissements qui défient le temps."

Dans la perspective de ces commentaires, il semble grand temps pour l'ensemble de la communauté chrétienne de se réveiller et de prendre note d'Adolf Schlatter.

La vie de Schlatter

Schlatter est né en 1852 à Saint-Gall, en Suisse allemande. Son père était pharmacien et prédicateur laïc baptiste. Sa mère était restée membre de l'Eglise Réformée de l'endroit, tout en partageant avec son mari un attachement au Christ et un engagement dans le mouvement de réveil de l'époque. Ce double arrière-plan familial a donné à Schlatter une attitude oecuménique dans ses relations avec d'autres chrétiens et dans ses préoccupations ecclésiales. A l'école, il s'intéressa d'abord aux sciences naturelles et à la philosophie. Sous l'influence de sa sœur, il décida d'étudier la théologie, mais non sans un grand combat intérieur, car ces études lui apparaissaient menaçantes pour sa foi. Pourrait-il garder une foi évangélique, positive, tout en étudiant la théologie académique ? En regardant nombre de facultés de son époque, cela lui paraissait peu probable. Sa sœur parvint cependant à le convaincre qu'il ne perdrait pas forcément la foi en étudiant la théologie. Il considéra plus tard ce désir de faire de la théologie comme le moment de sa conversion au Christ.

De 1871 à 1875, Schlatter étudia la théologie aux universités de Bâle et de Tübingen. De 1875 à 1880, il fut pasteur. A la demande des responsables revivalistes suisses, il se forma pour être nommé en 1880 à la Faculté de théologie de Berne, où il donna des cours pendant 8 ans. Il enseigna d'abord l'Ancien Testament, puis le Nouveau Testament, et enfin la dogmatique. Pendant son séjour à Berne, il fut attaqué sur deux fronts : d'un côté, quelques-uns de ses amis revivalistes considéraient certaines affirmations sur la nature historique du Nouveau Testament comme trop critiques et de ce fait incompatibles avec son engagement envers la religion surnaturelle et le Christ de la foi. De l'autre côté, ses collègues libéraux de la faculté de Berne pensaient qu'il était ce que nous appellerions aujourd'hui un fondamentaliste impénitent ! Cette première bataille sur deux fronts a donné le ton de son œuvre à venir. Schlatter a dû non seulement montrer

les insuffisances de la théologie libérale, mais encore constamment défendre sa conception de l'étude du Nouveau Testament comme une discipline historique auprès d'autres chrétiens "conservateurs".

En 1888, Schlatter accepta un appel à Greifswald, en Allemagne, où il rejoignit Hermann Cremer, théologien luthérien et auteur du dictionnaire théologique du Nouveau Testament, qui devint le prototype du projet monumental fondé ultérieurement par Gerhard Kittel. En 1894, il occupa une chaire de théologie récemment créée à Berlin. On l'avait appelé pour tenter d'apaiser les responsables de l'Eglise, outrés par les déclarations d'Adolf Harnack qui avait publiquement contesté la vérité du Symbole des Apôtres. Pendant quatre ans, Schlatter a donné des cours à Berlin mais, lorsqu'on lit entre les lignes, on perçoit qu'il n'était pas heureux, placé dans la situation difficile d'avoir à défendre l'orthodoxie dans une université où elle n'était nullement populaire.

En 1897, Schlatter fut appelé à l'université de Tübingen pour y occuper une chaire qu'on venait aussi de créer et qu'il appela "chaire de Nouveau Testament". Elle était apparemment flexible, car, avant d'accepter ce poste, il obtint des autorités l'autorisation d'enseigner la dogmatique en plus du Nouveau Testament. Il passa le reste de sa vie académique à Tübingen, devenant professeur émérite en 1922, mais continuant de donner des cours pendant huit ans encore, car il n'avait pas grande confiance en son successeur.

Les écrits de Schlatter sont nombreux : citons, entre autres, une étude approfondie du concept de foi dans le Nouveau Testament (1885), une théologie du Nouveau Testament en deux volumes (parus pour la première fois en 1909), des écrits importants consacrés aux dogmes et à l'éthique chrétienne, une histoire de l'Eglise primitive, des commentaires populaires de tout le Nouveau Testament (*Erläuterung zum Neuen Testament*) et une série de commentaires très érudits de Matthieu (1929), Jean (1930), Luc (1931), Jacques (1932), les épîtres aux Corinthiens (1934), Marc (1935), Romains (1935), Timothée-Tite (1936), et I Pierre (1937). Ses deux plus grands commentaires sont ceux de Matthieu et des Romains (intitulé *Gottes-Gerechtigkeit*, "la justice de Dieu"). Il a écrit également de nombreux autres ouvrages et articles historiques, théologiques et dévotionnels. Il est décédé le 19 mai 1938, peu après ses 86 ans.

La théologie de Schlatter

Lorsqu'on voit comment Schlatter interprète l'Écriture, on est impressionné par la différence qui existe entre lui et beaucoup de ses contemporains. On peut avec intérêt comparer Schlatter à B.F. Westcott et à J.B. Lightfoot, ces Anglais du XIXe siècle, qui se sont opposés avec succès aux conceptions radicales de la criti-

que du Nouveau Testament qui avait cours alors en Allemagne.¹ A l'époque de Schlatter, le courant dominant de la théologie académique n'était certainement ni orthodoxe, ni ce que nous appelons aujourd'hui évangélique. Schlatter se distingue de nombre de ses contemporains de plusieurs manières : premièrement c'était par excellence un "théologien chrétien et conscient de l'être" (Morgan p. 27). Il se consacre à l'étude de la Bible en tant que théologien, théologien *chrétien*. Comme le fait remarquer Stuhlmacher, "sa foi chrétienne, son travail biblique et historique, de même que ses efforts théologiques en vue d'une compréhension du Christ et de la foi, qui soit pertinente aujourd'hui, sont à ses yeux inséparables." Il se refusait à admettre qu'on doive et qu'on puisse séparer radicalement le travail de l'historien biblique de celui du prédicateur, ou le travail de ces derniers de celui du théologien. On peut certes distinguer temporairement ces trois disciplines au niveau méthodologique : le travail de base accompli dans la discipline historico-biblique, travail qui sert de fondement aux autres disciplines, est méthodologiquement différent de la tâche de la théologie systématique ou de la prédication en ce sens que, dans cette première discipline, nous prenons du recul et nous étudions le texte en ayant conscience de nos propres présupposés, et en refusant de les imposer au texte ; mais ce recul n'est que momentané. Il doit en fin de compte faire place au pas suivant : la critique historique doit conduire à la proclamation et à la réflexion théologique fondées sur le texte ; chaque discipline informe les autres selon sa responsabilité propre. Dans un article célèbre, Schlatter rejetait avec passion l'athéisme méthodologique de la critique historique tel qu'il apparaissait chez Troeltsch ou d'autres contemporains. Prétendre à une recherche historique totalement objective est un leurre, disait-il. Ceux qui pensent être les plus libres de présupposés dans leur recherche biblique sont en fait les plus déterminés dans leurs présupposés. C'est seulement lorsque nous les reconnaissons que nous en sommes libérés et que nous sommes en mesure de nous livrer à une étude soigneuse et "objective" du texte. Cela ne veut naturellement pas dire que Schlatter suggérait de laisser nos présupposés théologiques déterminer notre exégèse. Il ne se bornait pas à regarder un texte et à décider que ce texte signifiait ce qu'il croyait déjà. Au contraire, une exégèse attentive, fondée sur une observation historique devrait toujours fournir les fondements de la dogmatique et non l'inverse. Cependant, la dogmatique et l'exégèse historique ne sont pas indépendantes l'une de l'autre ; elles s'informent plutôt mutuellement.

¹ Voir mon étude : "Nineteenth Century Roots of Contemporary New Testament Criticism" in *Scripture, Tradition and Interpretation*, W. Gasque et W. LaSor eds. (Grand Rapids, Eerdmans, 1978), pp. 234-259.

Schlatter vient au texte en tant que théologien chrétien. Il est conscient de ses présupposés et pourtant il étudie le texte objectivement et historiquement pour voir ce qu'il signifie vraiment, prêt à laisser ses découvertes corriger sa position théologique antérieure. Il revient donc du texte à sa théologie pour la réviser à la lumière du texte, puis à nouveau de sa théologie au texte pour tenter de l'examiner soigneusement. L'Écriture et la théologie sont donc liées mutuellement et de façon organique. L'une ne détermine pas totalement l'autre ; sa théologie en particulier ne détermine pas son exégèse historique. C'est bien plutôt les résultats de son examen historique attentif de l'Écriture qui fournissent les bases de son système théologique. En travaillant, Schlatter est tout à fait conscient d'être un théologien qui a un engagement de foi précis. Il se refuse à feindre une sorte d'approche objective, indépendante et totalement séparée de la théologie.

Deuxièmement, Schlatter étudie la Bible comme un tout. Ce n'était pas un *Neutestamentler*, un spécialiste du Nouveau Testament dans un sens limité, quoiqu'il l'ait été dans un sens plus large. Bien qu'il ait consacré la plupart de son œuvre au Nouveau Testament, il n'ignorait pas l'Ancien Testament. Encore jeune, il avait écrit une introduction à la Bible² qu'il révisa constamment jusqu'à sa mort. Ses commentaires diffèrent de façon frappante d'autres commentaires techniques en ce sens qu'il se réfère seulement de façon occasionnelle à la littérature secondaire. Ses pages sont davantage remplies de renvois au texte biblique. Il compare l'Écriture à l'Écriture, de façon très approfondie, observant les parallèles et montrant comment tel passage éclaire tel autre. Il est essentiellement théologien biblique et, dans son œuvre tant théologique qu'exégétique, il insiste sur l'unité de l'Écriture. Schlatter reconnaissait la diversité de l'Écriture et en appréciait toute sa valeur. Il préconisait une interprétation historique et c'est cette dimension historique qui met l'accent adéquat sur la véritable diversité théologique de l'Écriture. Cependant, en dépit de la diversité qui existe entre les différents écrits et traditions, on rencontre une unité encore plus grande, une vision commune du Christ qui relie le tout. C'est pourquoi Schlatter ne s'est pas limité aux disciplines bibliques ; il a également fait des incursions dans le domaine de l'éthique chrétienne et de la théologie systématique.

Troisièmement, Schlatter a été l'un des premiers théologiens allemands à reconnaître le caractère proprement juédique du Nouveau Testament, c'est-à-dire le fait que les documents du Nouveau Testament aient trouvé leur enracinement dans le judaïsme palestinien et, avec la mission de Paul auprès du monde romain, dans les synagogues du monde hellénistique. On distingue sans peine un antisémitisme latent dans la théologie alle-

² Trad. franç. : *Introduction à la Bible*, Genève, Jeheber, 1903.

mande à partir du siècle des lumières, en particulier dans certains travaux de critique biblique datant de la période qui précède juste Schlatter, et ceci jusqu'à nos jours. F.C. Baur, par exemple, considérait généralement les réalités judaïques de façon très négative. On a signalé récemment chez Wellhausen également, un critique vétérotestamentaire qui a exercé une grande influence, un antisémitisme non seulement implicite mais explicite, qui traverse ses écrits comme sa vie privée. A ma connaissance, on ne trouve pas trace de cela chez Schlatter. Au contraire, il souligne très positivement le contexte juif des Evangiles. Il est parfaitement à l'aise chez Josèphe et dans la littérature intertestamentaire, mais également dans les écrits rabbiniques, et il applique les résultats de ses recherches à son étude du Nouveau Testament. Se situant aux débuts de cette discipline, il n'analyse pas ses matériaux de manière aussi critique que certains auteurs plus récents (concernant en particulier la datation et les origines historiques des idées rabbiniques) mais il va certainement dans la bonne direction. Ce fut l'un des pionniers de l'approche adoptée ensuite par Dahlman, Jeremias et quantité de chercheurs contemporains en Nouveau Testament. Cette approche enrichit notre connaissance de l'arrière-plan historique du Nouveau Testament et fait intervenir dans l'étude du texte non seulement l'Ancien Testament mais la littérature juive du premier siècle voire même la littérature ultérieure, dans la mesure où elle transmet des traditions déjà présentes à l'époque de Jésus.

Quatrièmement, Schlatter plaçait l'accent principal sur le texte biblique plutôt que sur les hypothèses le concernant. Il était très sceptique envers ce qu'il appelait les "fantaisies" qui cherchaient à recréer l'arrière-fond historique sur la base de très peu d'informations historiques et sans une référence bien définie au texte. Ce souci de la primauté du texte est manifeste dans son travail historico-exégétique et dans sa construction théologique. Il mettait en garde ceux qui étudiaient l'Ecriture, aussi bien les "conservateurs" que les libéraux, contre toute tentative de contraindre l'enseignement biblique à entrer dans leur propre moule. D'une part, les libéraux laissaient de côté le message fondamental du Nouveau Testament. Leur "athéisme méthodologique" les empêchait d'en entendre la voix authentique. D'autre part, les orthodoxes enfermaient souvent de façon trop hâtive les enseignements de l'Ecriture dans les limites des catégories théologiques reçues, sans même tenter une étude historique sérieuse ni une exégèse attentive. Schlatter était en débat avec les deux partis, essayant de les pousser avec tact dans des directions plus positives. Cette façon de faire lui valut d'être mécompris, dans une certaine mesure, par les uns comme par les autres, mais il exerça cependant une profonde influence auprès de bien des "conservateurs". Il voyait dans la théologie libérale une antipathie à l'esprit fondamental de l'enseignement du Nouveau Testa-

ment. Au lieu d'observer attentivement ce qui était dans le texte, la critique historique se voyait contrainte de développer des hypothèses fantastiques pour se débarrasser de certaines données bibliques ; les théories compliquées et improbables qui "expliquaient" la doctrine de la résurrection en sont une bonne illustration. D'autre part, il voyait fréquemment des "conservateurs" qui présumaient comprendre le texte biblique sans s'être donné la peine de l'examiner attentivement.

Par ses écrits, Schlatter invite constamment le lecteur à considérer "les faits de l'Écriture" dans leur dimension historique. Le devoir fondamental du théologien-exégète est l'observation du texte, et non la conjecture ou l'imagination.³

Cinquièrement, Schlatter était conscient de mener ses recherches néo-testamentaires au sein de l'Église et d'être, en tant qu'exégète, un serviteur de Jésus-Christ. Cela ne signifie nullement qu'il permettait à l'Église ou à ses dogmes de fixer les modalités de sa recherche historique et exégétique, et encore moins d'en dicter les résultats. Mais il était conscient d'avoir une responsabilité pastorale ; ce n'était pas un historien indépendant concerné simplement par des données historiques, mais un serviteur du Christ, qui avait reçu la vocation d'étudier et d'enseigner la Parole de Dieu.

Le souci pastoral de Schlatter

Son souci pastoral pour ses étudiants est probablement l'héritage le plus important qu'il nous laisse. Il les influençait non seulement pendant les cours, mais aussi en dehors, par des études bibliques régulières et systématiques. Stuhlmacher écrit : "Quand je considère l'œuvre théologique et pastorale de Schlatter, il m'apparaît comme particulièrement digne d'intérêt qu'à ma connaissance il n'ait jamais amené ses étudiants, ou d'autres auditeurs ou lecteurs, à mépriser leur foi ou leur fidélité à l'Église. Au contraire, il les encourageait continuellement à demeurer fidèles à leur foi et à leur amour pour l'Église." Cela ne signifie pas qu'il évitait de soulever des questions. La réaction de quelques frères "conservateurs" manifeste clairement qu'il soulevait souvent des questions embarrassantes. Mais c'est de l'intérieur

³ Nous mettons en note ce paragraphe important mais difficile à traduire en raison d'un jeu de mots (N.d.t.) : Une anecdote bien connue, liée à la nomination de Schlatter à Berlin, raconte qu'un membre du comité lui demanda : "Herr Schlatter, vous tenez-vous sur la Bible ?" A quoi il répondit : "Non, je me tiens *sous* la Bible". Cette anecdote est caractéristique de la perspective de Schlatter. En contraste avec les fondamentalistes qui se tenaient, en un sens, *sur* la Bible, Schlatter accordait toujours une priorité aux données de l'Écriture, ne jugeant pas d'avance mais se tenant *sous* la Bible afin de lui permettre de modeler ses propres conceptions. Cette attitude diffère également de celle des libéraux, qui avaient tendance à se tenir *au-dessus* de l'Écriture, la jugeant à partir d'une pensée "moderne" et "éclairée".

de la communauté chrétienne qu'il les soulevait, et dans le but d'édifier la foi de chacun par une étude attentive de l'Écriture et par des questions visant à faire saisir la Parole de Dieu de façon authentique. Il avait une compréhension profonde de l'importance aussi bien de la théologie académique que du rôle pastoral potentiel du théologien académique.

Nous voyons aussi son souci pastoral dans son ministère auprès des laïcs. Il n'a jamais écrit exclusivement pour des érudits, quoiqu'il ait certainement écrit des ouvrages très techniques. Il écrivait toujours en pensant au croyant ordinaire, et nombreux furent ses articles et livres destinés avant tout aux laïcs attirés par l'étude de l'Écriture. Il était soucieux d'utiliser son grand savoir au service du Christ pour l'édification de son corps.

Enfin, sa volonté de servir le Christ en étudiant l'Écriture dans le contexte de l'Église donnait à son travail une qualité spirituelle, même dans ses commentaires les plus techniques. Aujourd'hui nous avons tendance à faire une profonde dichotomie entre ce qui est académique et ce qui est spirituel. Historiquement, l'Église n'a pas eu cette conception de la théologie, et ceci jusqu'à une période relativement récente. Les grands théologiens n'ont généralement pas fait la distinction entre leur travail intellectuel et leur travail spirituel, entre une théologie rigoureuse et une dévotion religieuse. C'est ainsi que cela devrait être, et certainement, c'est ce que l'on trouve dans l'œuvre d'Adolf Schlatter.

Une clé pour interpréter la Bible

Dans son interprétation de la Bible, quelle clé Schlatter utilisait-il ? Était-ce le Credo ? Un courant particulier du christianisme : la théologie réformée, un christianisme revivaliste ou le piétisme ? Était-ce une doctrine de l'inspiration verbale ou de l'inerrance ? Rien de cela. Il confessait certes le Credo ; il avait bel et bien une étiquette théologique et une doctrine, sinon une théorie, de l'inspiration. Mais le point central de sa théologie était simplement la conviction que Jésus était "le Christ de Dieu", une phrase qu'il utilisait fréquemment, et la foi que le Christ lui-même est le cœur du Nouveau Testament, et même de la Bible tout entière. Sa conviction était très simple : Jésus est le Christ de Dieu, et il est le cœur de l'Écriture. Il croyait fermement que Jésus était déjà lors de sa vie terrestre Fils de Dieu et Messie. Ce statut n'est pas — contrairement à ce que Wrede avait soutenu — une attribution ultérieure. Le Jésus du Nouveau Testament n'est pas le produit de la foi de l'Église, mais bien une personne historique. Pour le dire autrement, la foi de l'Église a été produite par Jésus qui lui-même était le Christ de Dieu. Cette conviction n'était pas simplement un héritage de ses parents pieux ou d'une foi revivaliste. C'était une conclusion à laquelle il continuait d'adhérer parce que c'était celle qui rendait le mieux

compte des données historiques de l'Écriture replacées dans leur contexte du premier siècle. Schlatter était convaincu que c'est la foi en Jésus reconnu comme le Christ, ainsi que l'atteste sa résurrection, qui nous donne la certitude que Dieu nous parle dans la Bible et non une théorie de l'inspiration ou un énoncé doctrinal détaillé. Nous voyons la réalité de Dieu dans le fait de Jésus. Ce principe était le centre et le facteur déterminant de l'approche que Schlatter avait de l'Écriture. Stuhlmacher a signalé la fin de la domination de l'école bultmannienne sur les recherches contemporaines en Nouveau Testament comme le signe de la fin d'une ère. Avec la seconde vague de bultmanniens, la recherche biblique, qui avait largué les amarres de l'Église et de sa foi, risquait de faire naufrage. Il y a cependant aujourd'hui bien des signes d'une vitalité nouvelle des recherches bibliques. Un des plus évidents est la recherche renouvelée d'une compréhension théologique de l'Écriture et d'un retour à la perspective de Schlatter selon laquelle Jésus est effectivement le Christ de Dieu et qu'il est lui-même la clé herméneutique du Nouveau Testament. On en voit des signes clairs en Allemagne, et je crois en voir aussi en d'autres parties du monde.

Durant la dernière décennie, on a pu voir une marée d'écrits, provenant de perspectives diverses, qui montrent l'impasse à laquelle aboutit l'effort historico-critique. La critique historique est censée donner des résultats assurés, alors que les résultats obtenus sont tellement variés ; par ailleurs il semble y avoir un fossé entre les résultats de la recherche historique et la foi de l'Église. Comment peut-on dépasser cela ? Stuhlmacher est représentatif de divers théologiens qui cherchent à combler ce fossé en prenant exemple sur Schlatter.

Il se peut qu'en redécouvrant Schlatter, la recherche néotestamentaire commence à retrouver sa foi véritable : la foi en Jésus et la foi dans sa tâche véritable, le service de l'Église par l'élucidation du texte.*

* Cet article a paru d'abord dans *Cruix*, la revue de Regent College, Vancouver, Canada, en 1979. Il a été traduit par Eliane Kaupas, Shaffique Kes-havjee et Gérard Pella.